Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

150-151 | 2017
Racisme et sexisme

Rôles sociaux et dynamiques sociales de sexe en Grèce ancienne

L'anthropologie de Nicole-Claude Mathieu et l'Antiquité grecque

Social Roles and Gender Dynamics in Ancient Greece

Marcella Farioli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6773>

DOI : 10.4000/jda.6773

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2017

Pagination : 107-131

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Marcella Farioli, « Rôles sociaux et dynamiques sociales de sexe en Grèce ancienne », *Journal des anthropologues* [En ligne], 150-151 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 11 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6773> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6773>

**RÔLES SOCIAUX ET DYNAMIQUES SOCIALES
DE SEXE EN GRÈCE ANCIENNE**
L'anthropologie de Nicole-Claude Mathieu et l'Antiquité grecque

Marcella FARIOLI*

L'ethnologie est sa discipline d'élection, car seule apte à révéler la diversité mais aussi l'unité (et la perversité) de l'esprit humain, et son terrain de recherche l'observation hallucinée de l'amplitude de l'oppression des femmes.

N.-C. Mathieu (à propos de soi-même),
« Ma vie », in Mathieu (2014 : 8).

Dans plusieurs de ses écrits Nicole-Claude Mathieu montre comment les sciences sociales sont soumises à une vision androcentrée inconsciente qui structure les formes de la connaissance des relations sociales de façon à représenter les femmes comme des sujets particuliers et les hommes comme des sujets universels et qui agit « quels que soient les domaines traités et quelles que soient les orientations théoriques des auteurs ». Par conséquent dans ces sciences « des mécanismes d'invisibilisation des femmes sont à l'œuvre, tant dans le recueil des données que dans la formalisation » (Mathieu, 1991a : 34).

* Université Paris-Est-École doctorale « Cultures et Sociétés »
94010 Créteil
Courriel : freja@tiscali.it

Je propose ici d'appliquer ces réflexions au domaine des sciences de l'Antiquité et, après avoir décrit brièvement la vision des sources anciennes sur la « race » des femmes, d'analyser la démarche des spécialistes de l'Antiquité lorsqu'ils décrivent et interprètent les rapports sociaux entre les sexes.

Pour reconstruire les dynamiques entre les sexes en Grèce ancienne il faudra aborder un double problème et un double « biais masculin ». D'un côté, la pénurie des sources produites par les femmes : presque tous les documents sont des discours et des regards d'hommes sur les femmes, normés et influencés par l'idéologie des groupes dominants. De plus, ces sources produites par les hommes sont beaucoup moins nombreuses par rapport à celles qui témoignent de la mentalité, des productions matérielles et intellectuelles masculines ; en général elles concernent surtout les femmes libres et de classes supérieures¹.

Ajoutons à cela le fait que plusieurs historiens de l'Antiquité sont influencés par les préjugés androcentriques propres à leur société d'appartenance, qui s'expriment au niveau de la question posée, du recueil des données, de leur interprétation, de la montée en généralité. En effet, comme on le verra, leur « système de référence de l'analyse change quand on aborde les femmes : à une conception strictement sociologique de la catégorie masculine s'oppose une conception biocentriste de la féminité » (Mathieu, 1987 : 284).

À partir de ces considérations, j'essaierai de répondre à quelques questions cruciales, en proposant des hypothèses interprétatives sur les rôles sociaux et les dynamiques sociales de sexe dans l'Athènes du V^e siècle d'un point de vue féministe et matérialiste et

¹ Même si nous avons un plus grand nombre de sources produites par les femmes nous ne pourrions toutefois pas en attendre, en tant qu'expression du sexe dominé, une vision consciente de la domination subie ni présupposer une symétrie de la conscience entre oppresseurs et opprimés (Mathieu, 1985 : 117-118). Sur le « sexe des sources » du monde ancien voir les remarques de Boehringer & Sebillotte-Cuchet (2011 : 24-25).

dans une perspective historique². Pourquoi les femmes sont-elles placées sur le plan de la nature, tandis que l'homme est placé sur celui de la culture ? Quelle est la fonction, au plan matériel, de la construction de la différenciation hiérarchique entre les sexes à Athènes ? Existe-t-il une relation entre le rôle productif et reproductif des femmes et leur infériorisation au cours des siècles ? Et enfin : pour quelles raisons les antiquistes réfléchissent-ils sur les dynamiques entre les sexes au moyen d'outils conceptuels déplorablement proches de ceux des Grecs ?

La « race » des femmes : l'androcentrisme des anciens...

Il est connu que la condition des citoyennes grecques, plus libres à l'âge archaïque, s'aggrave au moment de la consolidation de la *polis* démocratique : dans l'Athènes du V^e siècle, fondée sur le paradigme de l'égalité entre les citoyens, la femme libre constitue – avec les esclaves (femmes et hommes) et les étrangers – l'une des trois catégories de personnes exclues des droits politiques et de la propriété de la terre. Dans les trois cas, l'exclusion se fonde sur l'idée que ces groupes sont *naturellement* différents du neutre universel, le mâle libre et adulte. L'esclave est une non-personne ; les étrangers ne participent pas de la pureté du sang des Athéniens, nés de la terre ; les femmes, descendantes de Pandore, appartiennent à une « race » (*genos*), distincte de la race masculine, trompeuse et dangereuse pour les hommes³. L'exclusion des femmes, cependant, est encore plus immuable que celle des esclaves et des étrangers,

² En raison du nombre de sources, le statut des femmes libres à l'âge classique à Athènes est particulièrement étudié, tandis que les documents issus d'autres cités ne permettent pas encore une étude générale sur le monde grec ; dans ce bref article on fera référence surtout à ce contexte géographique et temporel. Dans le reste de la Grèce ancienne le statut de citoyenne varie en fonction des cités, mais les structures principales de domination ne changent pas.

³ À propos de l'exclusion des femmes et des étrangers, voir Loraux (1996). À propos du couple femmes-esclaves, voir Vidal-Nacquet (1988), et sur la « race des femmes » (la catégorie de *genos*, bien sûr, ne correspond pas à l'idée moderne de race), voir Loraux (1978).

qui, dans certains cas, peuvent changer de statut, les uns devenant métèques par l'affranchissement, les autres devenant même citoyens de plein droit, bien que cela ne se produise qu'à des occasions rares et spécifiques⁴. Les femmes, au contraire, ne changent jamais de statut.

La relation entre les classes de sexe en Grèce doit être analysée à travers le concept d'« appropriation » inauguré par Guillaumin (1978a & 1978b), un rapport de pouvoir qui ne se limite pas à l'oppression psychologique, à la limitation des droits ou à l'exploitation de la force-travail, mais qui consiste dans l'appropriation matérielle globale de l'individualité physique et mentale du sujet, de son temps, de sa sexualité et des produits de son corps. En effet, les Athéniennes libres de l'âge classique, reléguées dans un rôle principalement domestique et reproductif⁵, sont d'éternelles mineures, limitées par la loi, exclues de la politique, de la guerre, de la propriété des biens immobiliers et dans une large mesure de l'espace rituel : leur devoir civique principal est d'assurer une progéniture à la *polis*.

Comment se décline l'aspect idéologico-discursif de cette inégalité politique et sociale ? En termes de représentations littéraires, la dévaluation du sexe féminin est progressivement consolidée et les clichés misogynes et gynécophobiques, déjà attestés dans la littérature de la période archaïque, prospèrent dans la production des V^e et IV^e siècle. Étant *par nature* dépourvues de contrôle rationnel de soi, les femmes sont la proie de toutes sortes de démesures : la débauche, l'adultère, l'assassinat ; leur pouvoir de séduction les pousse à la flatterie et au mensonge. *Par nature*, l'excès les caractérise, en opposition binaire avec la valeur masculine de la mesure.

⁴ L'idée que les esclaves étaient tels par nature se répand au V^e siècle après les guerres contre la Perse et elle est développée en particulier par Aristote. Pour une vue d'ensemble sur les théories et les pratiques de l'esclavage en Grèce, voir Garlan (1982), sur les étrangers voir Baslez (1984).

⁵ Les tâches ne sont pas identiques au sein des différentes classes sociales : les femmes des classes inférieures – on le discutera ci-dessous – exerçaient des activités de travail en dehors de la maison.

Cette vision misogyne, qui a ses racines dans le mythe et le folklore, est systématisée et codifiée à l'âge classique par les théories médicales et par la pensée philosophique, qui analysent et expliquent la faiblesse des femmes au plan anatomique, physiologique et psychique. La femme est inférieure dans tous les domaines au modèle de référence qu'est l'homme ; même lorsque – dans la *République* de Platon par exemple – la relation entre la différence sexuelle et la division du travail semble être contestée et la femme admise à accomplir les tâches des hommes, elle le fait « moins bien ». De même Hippocrate, tout en reconnaissant que les femmes sont porteuses d'une semence identique à celle des hommes, précise qu'elle est « moins forte ». Dans *De generatione animalium*, Aristote oppose au principe générateur masculin la femme-matière qui l'accueille, inerte. L'idée de la hiérarchie nécessaire entre les sexes repose aussi sur cette passivité : « Le commandement convient plus au mâle qu'à la femelle » dit Aristote (*Polit.*, 1259b), « à moins que quelque chose n'arrive qui va en quelque sorte *contre l'ordre naturel* »⁶.

Fait intéressant, la pensée aristotélicienne introduit un changement substantiel à l'intérieur de la conception misogyne traditionnelle des Grecs. Dans la vision archaïque la femme est altérité totale par rapport à l'homme : le *genos* des femmes suppose une ligne générative différente de celle des hommes, qui vivaient en solitude paisible avant que la tromperie de Prométhée ne brisât la solidarité entre les hommes et les dieux et n'entraînât la venue de la première femme au titre de punition. Au contraire, Aristote codifie l'infériorité féminine par voie métonymique, *en mesurant* l'inégalité entre les sexes : la femme est un homme diminué qui possède les caractères de l'homme, mais en *quantité* plus faible. Donc elle lui est inférieure hiérarchiquement.

⁶ Les traductions des textes grecs dans cet article sont les miennes. Sur la vision de la médecine hippocratique à l'égard des femmes, voir King (1998). Sur Aristote voir Campese, Manuli & Sissa (1983).

... et l'androcentrisme des modernes : les femmes de la Grèce ancienne, entre invisibilisation et survisibilisation

Depuis les années 1970 de nombreuses études ont décrit la position sociale des femmes dans le monde grec et analysé leurs représentations littéraires et iconographiques. Après quelques chapitres ou volumes sur les activités et le statut juridique des femmes, la famille, les rituels féminins, elles soulevaient les problèmes développés par les théoriciennes et les mouvements féministes des années 70. Depuis les années 90, la notion de « genre » et l'analyse des rôles sexuels comme produit social ont commencé à influencer les études de l'Antiquité, surtout en France et dans les pays anglo-saxons⁷.

En dépit de ces changements, on a continué, le plus souvent, à considérer séparément l'interprétation des représentations des femmes transmises par les sources et l'observation des rapports matériels et des relations de pouvoir entre les sexes. Certains historiens ont considéré que les représentations négatives des femmes étaient le reflet d'une topique misogynie indépendante de la réalité historique et que l'écart entre le statut masculin et féminin n'était pas si grand : des évaluations similaires viennent du paradigme, malheureusement répandu, du « pouvoir informel » des femmes, réel quoique moins visible. Selon cette conception, la citoyenne grecque

⁷ En Italie et en Allemagne, où une forte tradition d'études philologiques a longtemps nourri un préjugé classiciste contre l'intersection entre sciences de l'Antiquité et sciences humaines, l'anthropologie du monde ancien et les études de genre se sont développées plus tard. En France, une tradition solide de recherches anthropologiques et de psychologie historique a ouvert de nouveaux chemins d'interprétation dans ce domaine. Voir par exemple les contributions de revues comme *Mètis*, *Cahiers Mondes Anciens* du centre ANHIMA et la revue *Revue sur le genre dans l'Antiquité* du EuGeStA (Réseau européen sur les *gender studies* dans l'Antiquité). Il n'est pas possible ici de retracer en détail l'évolution de la recherche sur les femmes : pour un état des lieux sur les *gender studies* du monde ancien voir Frontisi-Ducroux (2004) ; Leduc (2007) ; Bruit-Zaidman & Schmitt-Pantel (2007) ; Boehringer & Sebillotte-Cuchet (2011 : 13-34) ; Sebillotte-Cuchet (2007, 2008, 2016).

serait marginale dans le « système-État », mais centrale dans le « système familial » dans le cadre d'une relation de complémentarité avec l'homme : en bref, une sorte de version scientifique de la « reine du foyer »⁸. Il est clair que toute société accorde plus d'importance sociale à certains systèmes qu'à d'autres ; mais, comme s'interroge N.-C. Mathieu (1991a : 37), « la question est-elle de savoir si les femmes ont *du* pouvoir, ou de la valeur, dans le domaine qui leur est assigné, ou si elles ont, sur les hommes et la société, le pouvoir de décision finale et globale qu'ils ont sur les femmes et la société ? ».

La majorité des historiens admettent, avec différentes nuances, la réalité de l'infériorité matérielle et symbolique des femmes grecques et un grand nombre d'entre eux⁹ explique la représentation misogyne de l'image féminine comme un simple reflet des relations sociales existantes. Ainsi, les femmes sont opprimées, les tâches « propres aux femmes » sont dévalorisées par rapport à celles des hommes, donc les femmes sont infériorisées par la discursivité masculine. Comme on le voit, on n'échappe pas à l'idée de naturalité de la division du travail entre les sexes ni à l'axiome selon lequel il y a des tâches qui appartiennent aux femmes ; on cherche simplement à discerner si ces tâches sont plus ou moins valorisées dans la société grecque et si leur « pouvoir informel » est plus ou moins important. La tendance générale de ces analyses couvre surtout, comme l'a souligné N.-C. Mathieu (1987 : 288) « les aspects idéologiques et symboliques de la domination masculine qui ont été le plus étudiés : il s'agit là de la partie consciente et visible du

⁸ Gallo (1984) est un bon exemple de cette tendance. Pour une démythification du mythe de la complémentarité égalitaire entre tâches féminines et masculines voir l'essai fondamental de Tabet (1979).

⁹ Dans cet essai on utilisera parfois des expressions telles que « beaucoup d'historiens », « de nombreux spécialistes de l'Antiquité » : il ne s'agit pas là d'approximations, mais d'un choix visant à ne pas alourdir le texte – destiné à des spécialistes d'une autre discipline – par des références continuelles à des débats entre historiens de l'Antiquité. On se contentera d'indiquer les références nécessaires.

phénomène. Quant aux mécanismes socio-économiques qui constituent le groupe des femmes en groupe "autre" et minorisé, l'analyse en est généralement évitée ».

En termes de méthodologie ces analyses renvoient à des limites présentes déjà dans la description des phénomènes. Si, par exemple, on élude dès le début de la recherche l'hypothèse que l'oppression des citoyennes d'Athènes est générée par des facteurs matériels et qu'on peut définir leur « usage » comme de l'exploitation, il s'ensuit que la recherche des traces du rôle féminin dans le travail extra-domestique sera absente du recueil des données. Il arrive fréquemment que certaines activités des femmes ne soient pas mentionnées et il semble alors que la seule activité féminine soit la reproduction.

Mais sommes-nous sûres que le travail des femmes de l'Antiquité fût si modeste par rapport à celui des hommes ? La démonstration de la surévaluation par de nombreux anthropologues de la chasse par rapport à la cueillette dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs ou du poids du travail masculin par rapport au travail des femmes en agriculture ou dans les sociétés industrialisées contemporaines¹⁰ devrait nous pousser à combler des vides et à nous interroger sur quelques certitudes apparentes à propos du travail féminin en Grèce ancienne. « Aujourd'hui, selon l'ONU, les femmes fournissent les deux tiers des heures de travail de l'humanité, reçoivent un dixième du revenu mondial et possèdent moins d'un centième des biens matériels » (Mathieu, 2007 : 43-44). Hier, dans les *poleis* grecques, quelle était la situation réelle du travail des lavandières, des sages-femmes, des nourrices, des raccommodeuses et des marchandes de légumes qui apparaissent fugitivement dans les sources littéraires et dont les activités sont confirmées par les sources documentaires et iconographiques ? Quels étaient le poids, le temps, le statut et la rémunération de la main-d'œuvre des femmes dans l'économie extra-domestique en temps de guerre et en temps de paix ? Quel était le travail des « reines du foyer » dont on peut lire

¹⁰ Lee (1968) ; Slocum (1975) ; Tabet (1979).

une description idéalisée dans l'*Économique* de Xénophon – un véritable hymne à la complémentarité des rôles – non seulement dans les familles aisées, mais surtout au sein des classes sociales les plus pauvres, ainsi que chez les esclaves et les étrangers¹¹ ?

Le gommage de ces questions et le manque de données concernant les activités extra-domestiques des femmes sont le signe évident d'un mécanisme androcentrique largement décrit par N.-C. Mathieu, à savoir une « dissymétrie méthodologique dans le traitement respectif des hommes et des femmes tant en sociologie qu'en ethnologie [...]. L'un des aspects de cette dissymétrie apparaît aussi dans un double phénomène, qu'on pourrait appeler d'*invisibilisation/survisibilisation* des femmes : les femmes sont, dans l'analyse, fréquemment rendues invisibles non seulement en tant qu'actrices sociales, mais plus encore en tant que groupe singulier socialement construit. En même temps, elles sont survisibilisées en tant que groupe (pensé comme) "naturel" – qu'il s'agisse de leur rapport à la reproduction ou à la division du travail » (1987 : 284).

Au cours des dernières années, le problème de l'insuffisance de données sur les femmes anciennes a été finalement posé. Des chercheuses, affirmant qu'il n'y a pas de données en soi, mais que toute description est informée par le cadre théorique de l'observateur, ont commencé à faire sortir de l'invisibilité le rôle productif ou rituel des femmes, mettant au jour de nouvelles sources ou interprétant différemment des sources connues¹². La question est

¹¹ En effet il ne faut pas tomber dans l'erreur de dissocier « la notion de "minoritaire", de dominé, et la notion de *groupe de sexe* – en tout cas en ce qui concerne les femmes – par inclusion inquestionnée de ces dernières dans "la" société globale » (Mathieu, 1987 : 279).

¹² Les sources iconographiques et épigraphiques fournissent des informations intéressantes à ce sujet. Lewis, 2002 : 91-116, documente par l'étude des vases attiques, la participation des femmes aux activités artisanales et commerciales mixtes. Sur les travailleuses dans les chantiers de construction voir Feyel (2006). Bien que la majorité du travail des femmes eût lieu dans les zones urbaines, leur participation devait être fréquente même dans l'agriculture, notamment dans les petits fonds familiaux. Pour une synthèse

cependant délicate : s'il est opportun de réhabiliter les femmes comme actrices sociales en révélant leur importance sous-estimée ou méconnue¹³, il ne faut cependant pas « surestimer le poids des femmes dans le fonctionnement social, autrement dit sous-estimer, et parfois nier, leur oppression » (Mathieu, 1985 : 117).

On se trouve face à une limite interprétative identique dans les études sur le travail de reproduction dans les sociétés anciennes, considéré comme naturellement féminin, donc ne nécessitant pas d'analyse : la survisibilité des femmes en tant que reproductrices « empêche une analyse sociologique *de la reproduction elle-même* » (Mathieu, 1987 : 286). Si le rôle reproductif est vu comme un facteur immuable, il en découle que la catégorie « femmes » est aplatée sur un plan anhistorique. Cela empêche de prendre la pleine mesure des mutations que connaît l'oppression des femmes en Grèce, au cours du temps notamment en rapport avec les événements historiques (l'impérialisme athénien, le développement de la *polis*...) et avec les dynamiques sociales liées aux autres catégories naturalisées, comme les esclaves et les barbares, dans une sorte de *combinatoire straight* de l'Antiquité¹⁴. Même pour ces deux catégories – il est intéressant de le souligner – le processus de naturalisation se consolide en fait au V^e siècle.

Après avoir influencé le recueil des données et la description des « faits », le biais androcentrique des spécialistes de l'Antiquité infléchit nécessairement l'interprétation et l'élaboration théorique

sur les professions féminines, voir Bernard (2003), chap. V. À propos d'autres études récentes sur les *realia* voir Kron (1996) ; Bielman (2002) ; Bruit-Zaidman & Schmitt-Pantel (2007).

¹³ Voir Frontisi-Ducroux (2004) et Sebillotte-Cuchet (2016) sur la récente tendance à réévaluer le statut des femmes grecques.

¹⁴ « Je propose d'appeler combinatoire *straight* l'ensemble de ces institutions et règles qui organisent solidairement l'alliance et la filiation en fonction de logiques simultanées de sexe, de "race" et de classe. Comme la pensée *straight* la combinatoire *straight* crée continuellement des groupes humains réputés différents, dont les incompatibilités ou les relations privilégiées sont ensuite présentées comme rigoureusement naturelles » (Falquet, 2016).

générale. Beaucoup d'historiens donnent en particulier l'impression que, parce qu'ils naturalisent eux-mêmes la subordination des femmes – à l'image des anthropologues décrits par N.-C. Mathieu –, ils ne ressentent pas, au plan théorique, la nécessité d'aller au-delà du constat de l'asymétrie sexuelle. Évidemment le fait que les femmes prennent en charge les tâches ménagères et de reproduction a un caractère naturel « allant-de-soi », comme l'hétérosexualité.

Ce qui est *selon la nature* ne doit pas être expliqué, il n'est donc pas nécessaire de rechercher la présence d'intérêts matériels cachés sous la misogynie des Grecs. Au contraire, il convient d'expliquer ce qui semble *contre nature*. Par exemple, en traitant de la question de l'homosexualité dans le monde ancien, on soulève souvent non seulement la question de son institution sociale sous la forme de la relation pédérastique mais aussi de son importance en Grèce. L'hypothèse de départ est que seul le désir hétérosexuel est *dans la nature* des êtres humains. Il semble que l'existence de caractéristiques et de rôles correspondants à des catégories spécifiques ne soit reconnue comme naturelle que dans le cas des classes de sexe et que, dans ce cas seulement, on ne juge pas nécessaire d'aller à la recherche de bases matérielles sous-jacentes au phénomène de l'appropriation sociale des femmes. Il est intéressant de constater que, dans le cas de l'autre catégorie principale naturalisée par les Grecs, celle de l'esclave, l'examen des fondements de l'idéologie esclavagiste a été fait depuis longtemps et largement discuté : on a conclu que les théories sur l'infériorité naturelle des esclaves servaient à justifier les rapports de production esclavagistes. Pourquoi une recherche similaire des éléments matériels que cache la production symbolique sur l'infériorité des femmes n'a-t-elle pas été menée ? La réponse est que l'esclavage apparaît comme une relation sociale non-naturelle née dans l'histoire pour une raison spécifique, tandis que l'appropriation des femmes semble relever de la nature.

Même si les études sur l'Antiquité utilisent les outils du matérialisme, elles n'utilisent pas pour autant les théories du féminisme matérialiste et n'acceptent pas d'analyser le phénomène de

l'oppression des femmes en tant que phénomène transculturel, au-delà de ses modalités particulières. « L'étude de différences de formes ou même de structures subsumées sous un même terme (mettons l'esclavage) peut permettre d'éclairer des spécificités historiques, mais en même temps d'appréhender des mécanismes généraux éventuels. Mais voilà qui semble encore mal vu pour l'oppression des femmes en tant que groupe » (Mathieu, 1987 : 281).

Comment peut-on expliquer cette incohérence méthodologique ? N.-C. Mathieu nous fournit une explication : « Ceci a une fonction : empêcher de reconnaître qu'un problème "interne" à une société quelconque puisse avoir un rapport avec un problème "interne" chez nous ». De fait, cette approche « permet de nier un problème dont les ethnologues sont partie prenante dans leur propre société : l'androcentrisme dû au rapport de pouvoir entre les sexes, et qui modèle – tout autant que d'autres rapports sociaux – les catégories de la connaissance ». La démarche asymétrique des historiens de l'Antiquité, même marxistes, concernant les deux thèmes de l'esclavage et de l'oppression des femmes, montre de toute évidence « un autre mécanisme de l'androcentrisme : celui où les auteurs non seulement font une utilisation sélective des données, mais entrent en contradiction avec leurs propres *prémisses théoriques* [...] en refusant d'intégrer les femmes, donc les rapports entre les sexes, dans des débats où ils devraient logiquement (et sociologiquement) entrer » (Mathieu, 1985 : 88)¹⁵. Il me semble particulièrement intéressant de noter, dans les sciences de l'Antiquité comme en anthropologie, « l'élimination des rapports de sexe comme pouvant, sous certaines conditions, constituer des rapports de classe » (Mathieu, 1987 : 285-286). De même, au niveau de la question qui est posée, on efface l'hypothèse selon laquelle les dynamiques du pouvoir entre les sexes peuvent s'inscrire dans la catégorie d'*exploitation* au lieu de celle, plus générale, d'*oppression*. Même

¹⁵ Au niveau méthodologique la démystification de ce mécanisme par Molyneux est fondamentale (1977).

dans ce cas, l'effacement de la question permet aux spécialistes de censurer un problème interne à leur société d'appartenance.

Des questions à poser : une perspective historique, féministe et matérialiste

C'est ici précisément que, pour ceux qui veulent aller plus en profondeur, nous viennent en aide les instruments théoriques développés par N.-C. Mathieu et par d'autres féministes matérialistes, comme P. Tabet, C. Guillaumin et C. Delphy, qui ont longuement réfléchi sur la relation entre nature et culture dans les pratiques de subordination féminine. Analyser l'évolution des relations entre les classes de sexe, en Grèce, à travers les catégories d'interprétation proposées par le féminisme matérialiste, permet d'éclaircir de nombreuses questions, d'expliquer de nombreux phénomènes et d'établir de nombreux parallèles entre la Grèce ancienne et d'autres sociétés appartenant aux siècles ultérieurs.

Pourquoi, dans la société grecque, est-il si nécessaire de discipliner les femmes ? Pourquoi, à Athènes, cette nécessité n'est-elle pas stable, mais devient-elle progressivement plus urgente, parallèlement à la consolidation de la démocratie ?

À mon avis, l'enjeu ne réside pas dans le fait que la citoyenneté est définie aussi par la participation à la guerre, facteur qui exclut *ipso facto* les femmes. Cette exclusion existait également pendant les siècles précédents et était déjà à la fois cause et effet de l'infériorisation des femmes. Le phénomène correspond plutôt à l'importance accrue de la famille (*oikos*) en tant que cellule de l'État dans la transition vers la *polis*. Le mariage n'a pas eu la même importance à toutes les périodes. Avant et pendant la période archaïque le jeu des échanges matrimoniaux obéit « à des règles très libres dans le cadre d'un commerce social entre grandes familles nobles, commerce au sein duquel l'échange des femmes apparaît comme un moyen de créer des liens de solidarité ou de dépendance » (Vernant, 1974 : 62-63). À l'époque classique au contraire « les unions matrimoniales [ont pour objet] de perpétuer les maisons, les foyers domestiques qui constituent la cité, c'est-à-dire d'assurer par la

réglementation plus stricte du mariage la permanence de la cité elle-même, sa constante reproduction » (*ibid.*). À travers le mariage se transmettent le statut de citoyen, l'appartenance à la famille et la propriété : autant de bonnes raisons de contrôler l'autonomie des femmes et de circonscrire leur existence au sein de l'*oikos*. Il en résulte que, comme l'affirme Aristote, « la liberté accordée aux femmes est préjudiciable pour la constitution et le bonheur de la cité » (*Polit.* 1269b). La subversion des rôles de pouvoir au sein de la cellule familiale risque donc d'entraîner une pathologie des relations d'autorité de l'État tout entier.

Mais cela ne suffit pas à expliquer l'aggravation de la condition des citoyennes à l'âge classique, la virulence de la misogynie et de la gynécophobie dans les représentations littéraires de l'époque et la diffusion du mythe de l'autochtonie des Athéniens, qui efface les femmes y compris des origines d'Athènes. Le problème est que l'oppression des femmes est en opposition frappante avec l'idéologie de la *polis*. La rhétorique démocratique construit ses arguments de propagande et ses réflexions politiques et philosophiques sur l'idée de la participation la plus large possible des citoyens ; une citoyenneté basée sur la triple exclusion des femmes, des esclaves et des étrangers. L'exclusion des esclaves ne nécessite pas d'explications, car ces derniers sont des outils parlants. Les étrangers n'ont pas de sang athénien. Mais justifier l'exclusion des femmes devient conceptuellement difficile dans une société qui aime se présenter comme la cité des égaux : elles sont les mères de la progéniture athénienne et les filles de pères et de mères athéniens, membres de la communauté de sang, épouses des Athéniens, élèveuses et agents de la transmission de valeurs, engrenages dociles délégués à la reproduction biologique et sociale du paradigme du père citoyen¹⁶. La femme libre n'est pas une citoyenne de plein droit, mais, en tant qu'habitante de la cité, elle est autorisée à occuper certains rôles religieux qui impliquent une forme de

¹⁶ Sur ce sujet voir Vegetti, « Presentazione » in Campese, Manuli & Sissa (1983 : 8).

responsabilité envers la communauté¹⁷ ; et surtout elle joue une activité procréatrice qui a le statut de devoir civique, car elle fonde les conditions à travers lesquelles le citoyen de sexe masculin agit dans la sphère politique.

Les Athéniens sont donc obligés de faire face à ce paradoxe idéologique, conceptualiser la subordination des femmes comme naturelle et non pas imposée et justifier le paradoxe de l'imperfection de la moitié des vivants dans un monde téléologiquement ordonné vers le mieux. Pour assurer l'équilibre entre l'exclusion des femmes dans l'espace communautaire et l'inclusion au sein de la famille pour la perpétuation de l'espèce, il devient nécessaire de naturaliser sa « race » : comme N.-C. Mathieu et C. Guillaumin l'observent, créer « l'autre » *par nature* permet son appropriation, en contradiction avec les droits de la citoyenneté, sans que ceux-ci en soient formellement affectés.

Mais continuons. Une fois clarifiés les mécanismes d'appropriation, il faut se demander pourquoi, dans la *polis*, il est si vital que les femmes soient dominées. Encore une fois les analyses du féminisme matérialiste sur le travail de reproduction viennent à notre secours¹⁸. Comme le souligne N.-C. Mathieu (1991b), toutes les sociétés élaborent une grammaire sexuelle, qui définit non pas une simple différenciation, mais une hiérarchisation des sexes et

¹⁷ Sur l'ensemble des activités rituelles des femmes grecques, voir Kron (1996) et Goff (2004). Sur le débat à propos de la notion de citoyenneté des femmes, voir le récent article de Sebillotte-Cuchet (2016) qui donne un aperçu des différents courants de pensée sur ce sujet. La perception des anciens de la notion de citoyenneté n'est pas l'objet de cet essai ; le but est plutôt d'analyser les structures matérielles et les relations de pouvoir qui produisent la mentalité et les catégories indigènes, qui sont justement un produit social. Dans ce cas il s'agit d'analyser le fait que la notion de citoyenneté est articulée différemment par rapport aux hommes et aux femmes, ce qui conduit à un fort déséquilibre en terme de droits politiques et de propriété. Cela ne signifie pas *attribuer* anachroniquement aux anciens des catégories contemporaines, mais *analyser* les sociétés anciennes par des instruments contemporains, ceux du féminisme matérialiste.

¹⁸ En plus des études mentionnées ci-dessus, voir notamment Delphy (1997 & 2001).

l'affirmation de la domination masculine. De même, toutes les sociétés assignent aux deux sexes des fonctions différentes ayant une valeur différente pour le corps social dans deux domaines fondamentaux : la reproduction et le travail. La société grecque s'appuie sur la différenciation des sexes dans l'ordre de la reproduction pour créer des différences dans l'ordre du social : un mécanisme que l'on voit à l'œuvre dans toutes les cultures, « trop évident pour ne pas être invisible » (Guillaumin, 1978a). Le rapport d'appropriation a une base matérielle tellement claire et enracinée dans la vie quotidienne que paradoxalement personne ne la voit. Le sexisme n'est pas une question de mentalité ni d'idéologie, mais « il est fondé sur une exploitation concrète, matérielle – par les hommes – du corps, de l'esprit et des activités des femmes dans le travail professionnel, dans la sexualité et, ne l'oublions pas, dans le travail familial/ménager/domestique » (Mathieu, 1996). Comme dans le cas de l'esclavage et du servage, dans cette relation il n'existe aucune sorte de limite à l'accaparement de la force de travail : par analogie avec ces deux rapports de pouvoir, Guillaumin appelle « sexage » cette forme particulière d'appropriation qui a pour effet idéologico-discursif l'idée de « nature »¹⁹.

En Grèce ancienne il y a un exemple clair de cette relation entre rapports de pouvoir et idée de nature. En particulier le besoin de subordonner les femmes dans la *polis* athénienne provient d'abord de la nécessité de contrôler la reproduction, conçue non pas comme la simple production biologique des individus, mais aussi comme une reproduction sociale et idéologique. La production des enfants est, bien sûr, essentielle : dans les textes anciens l'idée de la protection des femmes comme un gage de la pérennité de la descendance se répète. Le contrôle et l'optimisation par le mariage du processus de fécondation-grossesse-accouchement-allaitement est en effet essentiel pour assurer un nombre d'enfants suffisant pour le

¹⁹ Guillaumin (1978a, 1978b) ; Mathieu (1973). L'idée ancienne de nature et celle d'aujourd'hui, bien sûr, ne se superposent pas, mais le dispositif de naturalisation en tant que relation de pouvoir est le même.

développement de la cité et pour le maintien des lignages. Le propriétaire du produit de la reproduction sera le père, qui réalise l'appropriation des outils du travail de reproduction en s'appropriant les reproductrices elles-mêmes²⁰.

Cependant, il est tout aussi important que les citoyennes – sur la base d'une division du travail socialement déterminée mais perçue comme un élément naturel – assument un ensemble de fonctions dont seulement certaines (les tâches moins liées à la reproduction des rôles sociaux et à l'éducation à la citoyenneté) peuvent être remplacées par la main-d'œuvre des esclaves. Elles pourvoient au fonctionnement de la famille, fournissent le travail ménager, supervisent la production, le traitement et le stockage des marchandises ; elles jouent également un rôle stabilisateur en perpétuant les modèles sexuels existants, en reproduisant leur rôle subalterne chez leurs filles et en éduquant leurs fils pendant la période de l'enfance aux valeurs qui conviennent au sexe social masculin.

Ces femmes fournissent enfin une sexualité « de service » à leur mari, ainsi que d'autres figures féminines, comme l'hétaïre et la concubine²¹ : toutes ces figures sont en effet déterminées en vertu d'une relation avec les hommes et visent à répondre à leurs besoins et désirs. Ce mécanisme passe par la domestication de la sexualité des femmes qui inclut l'obligation à l'hétéronormativité, pas encore rigide à l'époque archaïque, mais infranchissable à l'âge classique. En effet, la spécialisation reproductive de la sexualité féminine est obtenue y compris en réprimant toutes les formes d'érotisme

²⁰ Sur le caractère social de la reproduction et de la gestion du corps reproducteur, voir le passionnant essai de Tabet (1985). Voir en outre Héritier (1996) et Mathieu (1977 & 2007).

²¹ Comme dans de nombreuses sociétés, il existe en Grèce ancienne deux formes distinctes de sexualité dominée, reproductive et non-reproductive. Comme l'indique le fameux passage de Démosthène (*Contre Neera*, 122) : « l'hétaïre nous l'avons pour le plaisir, la concubine pour les soins quotidiens du corps, la femme pour avoir des enfants légitimes et comme gardienne fidèle des choses de la maison. »

autonome à travers l'imposition de l'hétérosexualité obligatoire comme « règle de conformité » non écrite²².

Cette domestication est fortement soutenue par les *topoi* gynécophobiques sur les excès du désir féminin, qui doivent être disciplinés²³. Plus généralement, la gynécophobie, fondée sur la conviction de la naturalité du caractère dangereux des femmes, répond à la nécessité de justifier la domination masculine : les mythes matriarcaux, en Grèce comme dans beaucoup d'autres cultures²⁴, expliquent que les femmes au pouvoir sont violentes et sanguinaires et que, pour cette raison, le chaos gynécocratique a été remplacé par l'ordre androcratique²⁵. La gynécophobie est donc un outil précieux soutenu par les appareils mythico-religieux, afin de sanctionner la privation des armes imposée aux femmes, qui ne sont autorisées à se battre en aucune circonstance, bien que pour des raisons tout à fait contradictoires : parfois en raison de leur faiblesse et de leur incompetence, parfois, au contraire, à cause de leur démesure assassine. L'accès aux armes étant interdit aux femmes grecques, elles ne peuvent donc pas avoir accès à la citoyenneté, pour laquelle l'appartenance à la milice est une condition préalable²⁶.

Ce n'est pas un hasard que le genre littéraire qui, plus que tous les autres, a mis au premier plan le danger que représentent les femmes et a décliné la pensée misogyne en une infinité de variations sur le même thème soit précisément le théâtre, c'est-à-dire le lieu où

²² Sur le silence des sources en ce qui concerne l'homosexualité féminine à l'âge classique, voir Boehringer (2007 : 89-174).

²³ Sur la relation entre l'échange économique-sexuel, la division socio-sexuelle du travail et l'accès différent aux ressources par les deux sexes, voir Tabet (2004).

²⁴ Voir par exemple Bamberger (1974).

²⁵ Les exemples seraient nombreux : le mythe le plus connu est celui des Amazones, combattantes sauvages et cruelles, habitant un royaume monosexué, qui assassinent leurs maris et leurs fils.

²⁶ Sur l'accès inégal des deux sexes aux armes et aux outils, voir Tabet (1979). Sur l'exclusion des femmes de l'usage des armes et sur les répercussions qui en découlent en Grèce dans le domaine des droits de la citoyenneté, voir Farioli (2017).

les valeurs de la *polis* sont institutionnellement transmises aux citoyens et où se propage l'idéologie dominante et la représentation que la cité donne d'elle-même. Meurtrières de maris, épouses infidèles et incestueuses, Amazones, magiciennes, Bacchantes, se retrouvent dans la tragédie, tandis que, dans la comédie, des Athéniennes carnavalesques privent leur mari du gouvernement par le chantage ou la violence. Grâce à ces œuvres nous comprenons que la gynécophobie constitue l'un des dispositifs à travers lesquels la *polis* reproduit ses structures de pouvoir, renforce les rôles, oriente et stabilise les rapports de force²⁷.

*

À partir de ces quelques remarques, il est clair que les études de N.-C. Mathieu permettent, même dans le domaine de la recherche sur l'Antiquité, de réexplorer en profondeur des données connues avec un regard différent et de faire émerger d'autres sources sur d'autres sujets, ouvrant de nouvelles perspectives, démystifiant des habitudes mentales et enrichissant la démarche traditionnelle de l'anthropologie historique du monde ancien d'un point de vue féministe et matérialiste.

On a vu qu'il était possible, à travers ces outils théoriques, de réexaminer un ensemble de questions-clés telles que le statut des femmes, la division sexuelle du travail, la naturalisation des « races », la connotation misogynie et gynécophobique des sources littéraires. Plusieurs autres chemins sont envisageables, libérés du « biais mâle », qu'il soit celui des anciens ou celui des spécialistes de l'Antiquité. On pourrait examiner par exemple les caractéristiques du travail procréatif et de reproduction dans l'Antiquité en tant qu'exploitation des femmes par le mode de production ménager : en effet, exclure la procréation du champ conceptuel du travail ce n'est – aujourd'hui et hier – que l'expression idéologique des rapports de production et de reproduction à un moment donné. Il faudrait, en outre, approfondir le domaine des échanges

²⁷ Sur la gynécophobie comme dispositif de pouvoir dans l'Antiquité, voir Farioli (2015).

matrimoniaux ou la question de la nutrition sous-alimentation des femmes par rapport aux hommes et enfin le sujet de la sexualité, non pas sous le seul aspect des pratiques mais sous celui des relations de pouvoir qui l'organisent. On pourrait, par ailleurs, analyser l'aspect linguistique des travaux scientifiques sur l'Antiquité pour voir (suivant l'exemple de Michard-Marchal & Ribéry (1982) si la notion de « femme » et la notion d'« homme » sont construites et connotées différemment, selon une conceptualisation des sexes relevant du naturalisme.

Ces pistes, et d'autres encore, doivent nous être utiles non seulement pour comprendre comment les rapports de pouvoir ont été produits et se sont stabilisés en Grèce ancienne ou dans d'autres sociétés, mais aussi, plus généralement, d'un point de vue politique, pour poser la question de comment « l'identification de leurs déterminants critiques peut fournir la connaissance nécessaire pour amorcer un changement » (Schlegel, 1977 : 2).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAMBERGER J.**, 1974. "The Myth of Matriarchy: Why Men Rule in Primitive Society", in ZIMBALIST ROSALDO M., LAMPHERE L. (eds), *Woman, Culture and Society*. Stanford, Stanford University Press: 263-280.
- BASLEZ M.-F.**, 1984. *L'étranger dans la Grèce antique*. Paris, Les Belles Lettres.
- BERNARD N.**, 2003. *Femmes et société dans la Grèce classique*. Paris, Armand Colin.
- BIELMAN A.**, 2002. *Femmes en public dans le monde hellénistique*. Paris, Sedes.
- BOEHRINGER S.**, 2007. *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*. Paris, Les Belles Lettres.
- BOEHRINGER S.**, SEBILLOTTE-CUCHET V. (dir.), 2011. *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre, méthode et documents*. Paris, Armand Colin.

- BRUIT-ZAIDMAN L., SCHMITT-PANTEL P., 2007. « L'historiographie du genre : état des lieux », in SEBILLOTTE-CUCHET V., ERNOULT N. : 27-48.
- CAMPESE S., MANULI P. & SISSA G., 1983. *Madre materia. Sociologia e biologia della donna greca*. Torino, Boringhieri.
- DELPHY C., 1997. *L'ennemi principal*. Tome 1 : *L'économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse.
- DELPHY C., 2001. *L'ennemi principal*. Tome 2 : *Penser le genre*. Paris, Syllepse.
- FALQUET J., 2016. « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales », *Les Cahiers du Genre*, hors-série, (Analyse critique et féminismes matérialistes) : 73-96.
- FARIOLI M., 2015. « Gynaikophobia. Angosce maschili nella letteratura greca ed oltre », *Griselda Online*, 15 : 1-22.
- FARIOLI M., 2017. « Le dita tagliate delle donne greche. Femminile, guerra e cittadinanza », in CAMEROTTO A., FUCECCHI M. & IERANÒ G. (a cura di), *Uomini contro. Tra l'Iliade e la Grande Guerra*. Milano, Mimesis : 157-174.
- FEYEL C., 2006. *Artisans dans les sanctuaires grecs aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière*. Athènes/Paris, École française d'Athènes.
- FRONTISI-DUCROUX F., 2004. « Images grecques du féminin : tendances actuelles de l'interprétation », *Clio HFS*, 19, *Femmes et images* : 135-147.
- GALLO L., 1984. « La donna greca e la marginalità », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 3 : 7-51.
- GARLAN Y., 1982. *Les esclaves en Grèce ancienne*. Paris, Maspero.
- GOFF B., 2004. *Citizen Bacchae. Women's Ritual Practice in Ancient Greece*. Berkeley, University of California Press.
- GUILLAUMIN C., 1978a « Les corps appropriés », *Questions féministes*, 2 : 5-30 (rééd. in GUILLAUMIN C., 1992 : 13-47).
- GUILLAUMIN C., 1978b. « Naturelle-ment », *Questions féministes*, 3 : 5-28 (rééd. in GUILLAUMIN C., 1992 : 47-78).

- GUILLAUMIN C., 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris Éditions côté-femmes (deuxième édition, Ixe, 2016).
- HÉRITIER F., 1996. *Masculin/Féminin. I. La pensée de la différence*. Paris, Jacob.
- KING H., 1998. *Hippocrates' Woman. Reading the Female Body in Ancient Greece*. London/New York, Routledge.
- KRON U., 1996. "Priesthoods, Dedications and Euergetism. What Part Did Religion Play in the Political and Social Status of Greek Women?" in HELLSTRÖM P., ALROTH B., *Religion and Power in the Ancient Greek World*. Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis : 139-182.
- LEE R. B., 1968. "What Hunters do for a Living, or How to Make Out on Scarce Resource", in LEE R. B., DEVORE I. (eds), *Man the Hunter*. Chicago, Aldine Transaction : 30-48.
- LEDUC C., 2007, « Conclusion : de l'histoire des femmes à l'histoire du genre », in SEBILLOTTE-CUCHET V., ERNOULT N. : 303-312.
- LEWIS S., 2002. *The Athenian Woman. An Iconographic Handbook*. London, Routledge.
- LORAUX N., 1978. « Sur la race des femmes et quelques-unes de ses tribus », *Arethusa*, 11 : 43-87.
- LORAUX N., 1996. *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*. Paris, Éditions du Seuil.
- MATHIEU N.-C., 1971. « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Épistémologie sociologique*, 11 : 19-39 (rééd. in MATHIEU N.-C., 1991c : 19-40).
- MATHIEU N.-C., 1973. « Homme-culture et femme-nature ? », *L'Homme*, 13(3) : 101-113 (réédition in MATHIEU N.-C., 1991c : 41-57).
- MATHIEU N.-C., 1977. « Paternité biologique, maternité sociale », in MICHEL A. (dir.), *Femmes, sexisme et sociétés*. Paris, PUF : 39-48 (rééd. in MATHIEU N.-C., 1991c : 59-68).

MATHIEU N.-C., 1985. « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », rapport préparé pour l'Unesco en 1985, in MATHIEU N.-C., 1991c : 69-118.

MATHIEU N.-C., 1987. « Femmes du soi, femmes de l'autre », in « *Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situation en France* », Actes du colloque international de l'AFA, Paris 9-10-11 janvier 1986. Paris, Éditions de l'Orstom : 604-614 (réédition in MATHIEU N.-C., 2014 : 277-289).

MATHIEU N.-C., 1991a. « Féministes (études) et anthropologie », in BONTE P., IZARD M. (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF : 275-278 (réédition in MATHIEU N.-C., 2014 : 33-38).

MATHIEU N.-C., 1991b. « Sexes (différenciation des) », in BONTE P., IZARD M. (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF : 660-664 (rééd. in MATHIEU N.-C., 2014 : 15-21).

MATHIEU N.-C., 1991c. *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Éditions côté-femmes (deuxième édition Ixe, 2013).

MATHIEU N.-C., 1996. « Allocution pour un doctorat *honoris causa* » (décerné par l'Université Laval à Québec, Canada, le 15 juin 1996), in MATHIEU N.-C., 2014 : 9-11.

MATHIEU N.-C., 2007. « Féminin – féminin et masculin », in MARZANO M. (dir.), *Dictionnaire du corps*. Paris, PUF : 379-384 (rééd. in MATHIEU N.-C., 2014 : 39-49).

MATHIEU N.-C., 2014. *L'anatomie politique 2. Usage, déréliction et résilience des femmes*. Paris, La Dispute.

MICHARD-MARCHAL C., RIBÉRY C., 1982. *Sexisme et sciences humaines : pratique linguistique du rapport de sexage*. Lille, Presses Universitaires de Lille.

MOLYNEUX M., 1977. "Androcentrism in Marxist Anthropology", *Critique of Anthropology*, 3(9-10) : 55-81.

REITER R. R., 1975 (ed). *Toward an Anthropology of Women*. New York, Monthly Review Press.

- SCHLEGEL A., 1977. "Toward a Theory of Sexual Stratification", in SCHLEGEL A. (dir.), *Sexual Stratification: a Cross-Cultural View*. New York, Columbia University Press: 1-40.
- SEBILLOTTE-CUCHET V., 2007. « Les antiquistes et le genre », in SEBILLOTTE-CUCHET V., ERNOULT N. (dir.) : 11-26.
- SEBILLOTTE-CUCHET V., 2008. « Représenter les sexes. Réflexions à partir de publications récentes sur le genre et l'Antiquité grecque », *Perspective*, 4 : 2-24.
- SEBILLOTTE-CUCHET V., 2016. « Ces citoyennes qui reconfigurent le politique. Trente ans de travaux sur l'Antiquité grecque », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 43 : 185-215.
- SEBILLOTTE-CUCHET V., ERNOULT N. (dir.), 2007. *Problèmes du genre en Grèce ancienne*. Paris, Publications de la Sorbonne.
- SLOCUM S., 1975. "Woman the Gatherer: Male Bias in Anthropology", in REITER R. R.: 36-50.
- TABET P., 1979. « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 19 : 5-61 (repris et accru in TABET P., 2014, *Le dita tagliate*. Roma, Ediesse : 179-248).
- TABET P., 1985. « Fertilité naturelle, reproduction forcée », in MATHIEU N.-C. (dir.), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris, EHESS : 61-146.
- TABET P., 2004. *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange economico-sexuel*. Paris, L'Harmattan.
- VERNANT J.-P., 1974. *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris, Maspero.
- VIDAL-NACQUET P., 1988. « Esclavage et gynécocratie dans la tradition, le mythe, l'utopie », in VERNANT J.-P., VIDAL-NACQUET-P., *Travail et esclavage en Grèce ancienne*. Bruxelles, Complexe : 125-146.

*

Résumé

De nombreuses études ont décrit le statut de la femme en Grèce ancienne, les caractéristiques de son infériorisation, les représentations littéraires et iconographiques ainsi que celles de la culture populaire et des philosophes

sur la nature féminine. En revanche, les bases matérielles de l'oppression sont peu analysées. Si l'on applique au monde ancien les outils théoriques de Nicole-Claude Mathieu et des autres féministes matérialistes françaises, de nombreuses questions sont clarifiées et de nombreux parallèles peuvent être établis entre la Grèce ancienne et d'autres sociétés des siècles suivants, comme par exemple l'appropriation des femmes et le dispositif de naturalisation. L'anthropologie féministe de N.-C. Mathieu est un prisme extraordinairement fertile à travers lequel on peut lire la société grecque et révéler les préjugés des historiens, qui dans leurs analyses se basent eux-mêmes sur une conception biologisante de la « féminité » en opposition à une prise en considération strictement sociale de la catégorie masculine.

Mots-clés : Nicole-Claude Mathieu, féminisme matérialiste, antiquité, polis grecque, reproduction sociale, appropriation des femmes, gynécophobie.

Summary

Social Roles and Gender Dynamics in Ancient Greece

Considerable scholarship has been devoted to the study of the status of women in ancient Greece. The features of women's subordination have received wide attention, as have popular and philosophical accounts of feminine nature and its literary and iconographic representations. In contrast, the material sources of this oppression have been largely neglected. This paper argues that a number of questions can be clarified by applying the theoretical tools of Nicole-Claude Mathieu and other French materialist-feminist scholars to the ancient world. In addition, numerous parallels can be established between ancient Greece and other, later societies in terms of the appropriation of women and naturalizing systems. N.-C. Mathieu's feminist anthropology proves to be a highly fruitful prism for understanding Greek society and for unveiling prejudices held by classical scholars who base their analyses of women's social position on implicit biological premises.

Key-words: Nicole-Claude Mathieu, materialist feminism, antiquity, Greek polis, social reproduction, women's appropriation, gynophobia.

* * *